

des mêmes discours, écrits de la main même du P. de Mac Carthy, qui ont été trouvés parmi ses manuscrits.

Ce n'est donc plus le P. de Mac Carthy en personne, pour ainsi parler; ce n'est plus ce style toujours si pur, si élégant, si classique, c'est un précieux souvenir de ce grand orateur que nous offrons au public; et nous ne craignons pas d'assurer que l'on reconnaîtra encore ici la même touche, et ce caractère de noblesse et de simplicité qui fait le principal mérite et comme le charme de sa composition. Peut-être même que ces discours, moins travaillés que les précédens, et qui, dans un temps, comme l'Auteur lui-même se plaisait à le reconnaître, produisirent des fruits de grâce plus abondans encore et plus extraordinaires, paraîtront aussi dignes de lui, aussi utiles aux personnes pieuses, que ses plus beaux chefs-d'œuvre.

SERMON

SUR LE PÉCHÉ.

Jam noli peccare.

Ne péchez plus. (*Joan. v, 14.*)

JE voudrais pouvoir élever assez la voix aujourd'hui pour être entendu de toute la terre; je voudrais graver si efficacement dans tous les cœurs cette courte parole de notre Evangile, que tous les hommes fussent prêts à subir mille morts plutôt que de pécher désormais contre leur Seigneur et leur Dieu. Hélas! l'homme avait été créé dans l'innocence et pour le bonheur; élevé à un rang d'honneur et de gloire qui n'était surpassé que par les anges, il était comblé des bienfaits de son Dieu; roi de la terre, toute la nature lui obéissait; et après un certain nombre d'années écoulées sur la terre dans de pures et vertueuses délices, il devait être

transporté dans le séjour de la céleste béatitude sans passer par les routes sombres de la mort. Comment donc ces desseins n'ont-ils pas été accomplis ? comment l'homme, destiné à une félicité si parfaite, est-il devenu la proie de tant de maux et de misères ? Saint Paul nous explique tout par un seul mot : c'est que le péché est entré dans le monde : *Peccatum in hunc mundum intravit* (1). Dès cet instant l'ordre est renversé, l'homme est condamné aux maladies, aux souffrances, aux noirs chagrins, et enfin à la mort. Le péché donc, unique cause de toutes les calamités des humains, devrait être aussi l'unique objet de leur aversion et de leur haine. Mais, hélas ! qu'arrive-t-il au contraire ? L'homme, victime du péché, aime passionnément le péché ; il le cherche par toutes les voies, il y met son bonheur ; il s'estime malheureux s'il est privé des jouissances du péché. Qu'est-ce en effet que le monde entier, sinon une grande école du péché, un grand et vaste théâtre où partout est étalé le péché, un temple immense dont le péché est l'idole ? Tous les arts s'unissent

(1) Rom. v, 12.

pour orner et embellir cette détestable divinité : la peinture saisit ses pinceaux pour l'enrichir de ses plus belles couleurs ; la sculpture anime le marbre et le bronze pour lui prêter de nouveaux charmes ; l'éloquence, la poésie, la philosophie elle-même célèbrent les louanges du péché ; et l'homme, qui porte dans ses entrailles le poison mortel du péché ; l'homme, comme s'il n'était pas assez sûr de mourir, veut le boire encore dans toutes les coupes qui lui seront présentées ; il est insatiable de ce qui doit aigrir ses maux ; il semble n'avoir pas de désir plus ardent que celui de se perdre.

Qu'opposer à une telle fureur et à un si prodigieux aveuglement ? Ah ! nous essaierons de vous donner une juste idée du péché, non pas en vous entretenant aujourd'hui de ce qui en fait l'essence et la nature, ce pourra être le sujet d'un autre discours ; mais en vous le faisant connaître par ses suites et ses effets, moyen puissant, mes Frères, pour vous inspirer la haine que mérite ce monstre. Je dirai donc d'abord quelles sont les suites immédiates du péché, c'est-à-dire les déplorables effets qu'il

produit ; puis quelles en sont les suites éloignées, c'est-à-dire, les vengeances terribles dont Dieu poursuit le péché. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour connaître les suites immédiates du péché, ou plutôt les effets qu'il produit dans l'âme de celui qui le commet, et au moment même qu'il est consommé, je ne consulterai point les ouvrages des moralistes philosophes : ils m'égareraient, et je ne trouverais dans leurs doctrines que vaines hypothèses et peut-être que contradictions. Mais il est un livre plus ancien que tous les autres, et qui porte seul tous les caractères de la divinité. Je l'ouvre, et j'y trouve l'histoire du premier de tous les pécheurs, et il me semble y apercevoir celle de tous les péchés qui depuis ont été commis dans le monde. Je sais que cette relation de la chute du genre humain est regardée par nos faux sages comme une vaine allégorie et comme un apologue puéril ; c'est une raison pour que je m'y arrête et que j'y appelle toute

votre attention, afin de vous y montrer une profondeur de sagesse qui prouve qu'un tel récit n'a pu venir que de l'éternelle vérité elle-même, de celui qui connaît profondément la nature de l'homme, le principe et toutes les suites du péché. Je vous prie de vous y appliquer tout entiers.

D'abord j'y trouve le principe de tous les péchés. Quelle n'était pas la félicité de nos premiers parens dans l'état d'innocence ! quelle heureuse destinée ! avec quel empire ils commandaient à toute la nature ! Mais quoique Dieu eût mis en leur pouvoir tout le paradis terrestre, il leur avait néanmoins défendu de toucher au fruit d'un seul arbre. Le tentateur, envieux de leur félicité, s'approche de la première femme, et par le plus insidieux des mensonges ose lui dire : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits de ce jardin ? *Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradisi* (1) ? Voilà le langage que tient le démon à tous ceux qui commencent à éprouver la révolte des passions, et les premières dispositions à s'élever

(1) Gen. III, 1.

contre le Seigneur. Pourquoi Dieu vous défend-il tous les plaisirs? d'où vient qu'il est ainsi l'ennemi de votre bonheur, qu'il vous condamne à des privations si douloureuses et si universelles? *Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradisi?* O vous qui vous rappelez encore ces premières sollicitations de l'ennemi qui vous portait au mal, rendez hommage à la vérité, et dites-nous s'il n'est pas vrai que vous avez entendu comme une voix au fond de votre cœur, qui faisait à Dieu ce reproche. Avouez que, semblable à la première femme, vous êtes entré dans les sentimens du tentateur; vous vous êtes plaint de ne pouvoir toucher à ces fruits empoisonnés qui donnent la mort à votre âme, et qui sont la source de tous les chagrins ainsi que de tous les maux, quoique Dieu vous accordât tout ce qui pouvait suffire à votre véritable bien; vous avez osé dire, parce qu'il vous condamnait à quelques privations, vous avez osé penser, du moins, qu'il était un tyran cruel, qu'il se plaisait à vous interdire tous les délassemens et tous les plaisirs. Remarquez maintenant, mes Frères, quel est le

principe du péché de la mère du genre humain: elle ne repousse que faiblement la tentation du serpent; elle dit: Nous ne mangeons pas du fruit défendu, de peur que nous ne venions à mourir: *Ne fortè moriamur* (1). Vous voyez quelle est la faiblesse de ces paroles. Comme la foi est ébranlée! comme la reconnaissance est en défaut! Il semble que ce soit une chose douteuse: elle ne dit pas, il est certain, car Dieu l'a dit; mais, nous craignons que la mort ne devienne le fruit de notre désobéissance: elle ne dit pas, nous devons tout à l'auteur de notre existence, nous nous priverons avec joie de tout ce qu'il nous a interdit; mais, nous craignons de mourir: *Ne fortè moriamur*. Remarquez encore qu'il n'y a plus qu'un seul sentiment qui la retienne, c'est la crainte. Lorsque la tentation s'élève dans notre cœur, prenons garde d'imiter cette faiblesse, hâtons-nous de la repousser avec force, surtout que notre foi ne chancelle point; n'admettons jamais dans notre esprit le plus léger doute, et disons au Seigneur que, quand il faudrait en

(1) Gen. III, 3.

effet nous priver de tous les biens, nous en ferions avec joie le sacrifice plutôt que de nous séparer de son amour. Ne craignez point les menaces du Seigneur, elles sont vaines, ose dire le serpent avec audace, s'apercevant de la faiblesse d'Eve; vous ne mourrez point : *Nequaquam morte moriemini* (1). Ainsi, après la faiblesse qui laisse ébranler la foi, vient l'incrédulité elle-même. O incroyables ! vous nous dites tous les jours que ne pas croire est une découverte qui fait la gloire de notre siècle ; et vous ne voyez pas que l'incrédulité a été la première tentation, et qu'elle est aussi ancienne que le monde ; et, quand vous répétez sans cesse qu'il n'y a point d'enfer, vous n'êtes que les échos et les disciples de l'ancien serpent : *Nequaquam morte moriemini*. Elle garde ici le silence, cette femme infortunée, elle est presque déjà vaincue ; alors le monstre, avançant toujours et la poussant vers le précipice, lui dit : Vos yeux s'ouvriront, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal : *Aperientur oculi vestri ; et eritis sicut dii, scientes bonum et*

(1) Gen. iii, 4.

malum (1). Voici la double tentation de la curiosité et de l'impiété, le plus monstrueux fruit de l'orgueil.

D'abord la curiosité de connaître le bien et le mal. Je vous disais que vous trouveriez dans ce récit l'histoire de tous les péchés. Quel est celui qui osera dire que dès son enfance il n'a pas senti cette curiosité fatale, que son premier besoin n'a pas été de connaître le mal ? L'ignorance qui couvrait ses yeux paraissait faire la honte de son enfance. Mais remarquez-vous bien, mes Frères, ces paroles si frappantes : Vous serez comme des dieux : *Eritis sicut dii ?* Voyez donc comme, dans ce petit nombre de paroles, l'Esprit-Saint nous trace toutes les gradations des désordres du cœur humain : tentation de curiosité, avons-nous dit ; maintenant tentation d'impiété.

L'homme a toujours voulu s'élever au niveau de la Divinité, il a toujours voulu lui dérober une portion de sa gloire. Et combien de martyrs ont péri pour avoir refusé leurs hommages aux plus vils et aux plus corrompus des mortels ! De nos jours encore,

(1) Gen. iii, 5.

l'homme n'a-t-il pas brûlé de l'encens en l'honneur de sa propre raison ? n'a-t-il pas renversé les sanctuaires de la Divinité, pour en ériger aux caprices de son esprit et de son intelligence ? Qui oubliera jamais ces temples de la raison, l'opprobre de nos pères ? Ajouterai-je, mes Frères, que, dans ce moment même, on voit dans presque toutes les parties de la terre une révolte contre Dieu tout aussi audacieuse que celle de ces impies ! Oui, l'homme aujourd'hui s'est réellement mis à la place de la Divinité : le droit divin est aboli, tout droit appartient à l'homme. Que Dieu ne vienne point lui dire qu'il veut être adoré lui seul ; on lui répondra qu'il appartient à l'homme de choisir sa divinité. Que Dieu ne dise pas qu'il veut être adoré par tel ou tel genre de culte ; on lui répondra que c'est aux nations à en tracer les règles, et qu'il doit se contenter du culte qu'il leur plaît de lui rendre. Il ne faut pas que Dieu vienne enseigner à l'homme ce qui est permis ou ce qui est défendu, ce qui est bien ou ce qui est mal ; c'est la philosophie qui doit en fixer les limites et en établir les lois, car la véritable

morale est celle qu'enseigne la philosophie moderne. Non, il n'y avait qu'un Dieu qui pût voir de si loin quels seraient les égaremens du genre humain tout entier, et les tracer en si peu de mots.

L'infortunée Eve écouta le serpent et en reçut le venin dans son cœur ; pour la première fois, elle lève les yeux vers le fruit défendu. Jusque-là il avait été comme invisible pour elle, et lui avait été inconnu ; mais elle fixe sur lui un regard, et dès-lors elle est vaincue : *Vidit igitur mulier quòd bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis* (1) ; elle se passionne pour ce fruit de mort, elle veut en goûter, elle le saisit et le porte à sa bouche. Quelle leçon, mes Frères ! qui n'avouera ici que c'est par les yeux que le péché entre dans le cœur ? C'est la vue et l'éclat de l'or qui excitent l'avarice ; c'est la vue des grandeurs humaines qui donne naissance à l'ambition ; c'est la vue des objets contraires à la pudeur, qui allume dans le cœur le feu des passions honteuses. Voyez donc avec quelle exactitude l'Écriture nous trace la marche que suit le

(1) Gen. iii, 6.

tentateur, et celle par où il entraîne le pécheur à sa suite. A peine la mère des hommes a-t-elle goûté ce fruit de mort, qu'elle le présente à son mari; celui-ci le goûte à son tour: *Deditque viro suo, qui comedit* (1). Ah, mes Frères! vous me prévenez sans doute. A peine le vice a-t-il infecté un cœur, qu'il lui faut une âme innocente à pervertir; et jusqu'à quel point cette passion de corrompre n'a-t-elle pas été portée aujourd'hui, où nous voyons en quelque sorte l'excès de tous les désordres! Qu'est-ce que la licence de tant d'écrits empoisonnés qui parcourent le monde, qui enseignent tous les genres de dérèglements, qui décrivent la vertu, qui la livrent à la dérision, et s'efforcent de soulever la terre contre Dieu, contre sa loi sainte et contre son culte? qu'est-ce que ces hommes qui passent leur vie dans la solitude, à aiguïser des poignards et à préparer des moyens de séduction?... C'est donc encore là un de ces traits de la sagesse divine à laquelle rien ne peut échapper.

Lorsque le premier père et la première mère eurent tous deux consommé leur pre-

(1) Gen. III, 6.

mier crime, leur postérité entière fut au même instant perdue avec eux: *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (1).

Cette préparation m'était nécessaire, mes Frères, me voici maintenant entré tout-à-fait dans le sujet que je m'étais proposé; et ici nous allons voir quelles sont les suites immédiates du péché, ou plutôt les effets qu'il produit dans l'âme qui a eu le malheur de le commettre.

Premier effet, *la honte*. Le tentateur avait promis à nos premiers pères qu'au moment où ils désobéiraient à Dieu, leurs yeux s'ouvriraient: *Aperientur oculi vestri*. Ils s'ouvrent en effet, et que voient-ils? leur ignominie, leur nudité, leur honte: voilà l'unique secret qui leur est révélé, l'unique science qu'ils apprennent. O mes Frères! adorez cette puissance que l'on peut bien révoquer en doute, mais dont on ne changera jamais les éternels décrets. La honte est le premier châtement infligé au pécheur, et qu'il ne peut jamais éviter. L'homme peut bien se révolter, mais il ne saurait éviter cette confusion qui l'accable et qui est irré-

(1) Gen. II, 17.

vocablement attachée au crime. Le plus effronté pécheur peut bien vanter ses vices et ses iniquités; le faux sage, prétendre changer les notions du bien et du mal; le païen, placer le vice sur ses autels; le poète, chanter les désordres des passions humaines: mais le païen, le faux sage, le poète et le pécheur sont accablés au-dedans de la honte et de l'opprobre dont ils sont couverts. Nous en avons la preuve dans les écrits mêmes du paganisme: ils ont adoré dans leurs dieux tout ce que l'esprit humain peut se représenter de plus infâme et de plus avilissant pour l'homme, et cependant ils condamnaient dans les hommes les vices qu'ils honoraient dans leurs dieux. Et comme tout ceci est peint dans l'histoire du premier péché, quand il est dit qu'Adam se couvrit, se cacha, et rougit de sa nudité! *Cùmque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus* (1). Jusque-là ils se présentaient avec confiance et avec joie devant le Dieu qui les avait créés; l'innocence était pour eux comme un manteau d'honneur, et jamais ils n'avaient eu la pensée de rougir d'eux-

(1) Gen. III, 7.

mêmes. Maintenant ils ne peuvent supporter la vue du Seigneur; en conséquence ils s'enfoncent dans l'épaisseur des bois: *Abcondit se Adam et uxor ejus à facie Domini Dei in medio ligni paradisi* (1). Combien de fois avez-vous vu de ces jeunes cœurs qui, tant qu'ils étaient dans l'innocence, avaient ignoré la honte! Comme ils se montraient tranquilles et radieux de joie! de quelle paix ils jouissaient! Craignaient-ils de rencontrer les yeux de l'homme le plus vénérable et le plus imposant? craignaient-ils la présence et les paroles d'un ministre du Seigneur? Mais, depuis qu'ils ont perdu cette innocence, voyez comme leurs regards se déconcertent, comme le trouble paraît dans les yeux de ces nouveaux coupables, comme ils craignent que vos regards ne percent le voile de leur corps et ne pénètrent jusqu'au fond de leur âme! Ah! renonçons, renonçons à de vains efforts et pour honorer le vice et pour décrier la vertu.

Second effet du péché, *la crainte*: *Vocem tuam audivi in paradiso, et timui* (2): J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai été

(1) Gen. III, 8. — (2) Ibid. 10.

saisi de crainte : *Timui*. Oh ! pendant qu'ils étaient fidèles, dans quelle douce familiarité ils vivaient avec Dieu ! chaque jour il les visitait dans ce jardin de délices qu'il avait planté pour eux de ses mains. Ils lui parlaient avec cet abandon et cette sainte joie qui conviennent à des enfans chéris vis-à-vis du meilleur des pères ! Mais ils ont péché ; et ils n'éprouvent plus que la crainte et la terreur, la voix de Dieu est pour eux comme une voix ennemie : *Vocem tuam audivi in paradiso, et timui*. O pécheurs ! n'est-ce pas là précisément votre histoire ? Avant d'avoir violé la loi de Dieu, votre joie était de vous prosterner devant l'autel saint, et de vous présenter aux tribunaux de la Pénitence. Pourquoi fuyez-vous ce temple ? pourquoi la vue de ces ministres sacrés ne produit-elle en vous que l'inquiétude et la terreur, sinon parce que vous sentez, comme votre premier père, que vous êtes nus ? *Eò quòd nudus essem* (1). La voix du tonnerre qui gronde, un bruit menaçant qui se fait entendre pendant la nuit, vous jettent dans l'épouvante ; vous voudriez pouvoir

(1) Gen. III, 10.

oublier qu'il y a un Dieu, vous voudriez pouvoir perdre de vue ces dangers qui vous menacent après la mort. Et voyez comme tout ceci est encore peint dans l'histoire du premier pécheur. Par l'effet de cette crainte, ils s'enfoncent dans l'épaisseur des bois au milieu du paradis terrestre : *Abscondit se Adam et uxor ejus à facie Domini in medio ligni paradisi*. Ils se cachent dans l'ombre de ces feuillages que les rayons du soleil ne percent point. Là, tous les malfaiteurs ont leur retraite ; là, les monstres des forêts ont leur tanière. Quel est donc ce bois où vous allez, pécheurs, en fuyant la maison de Dieu ? c'est le monde ; ce bois épais où toutes les erreurs et toutes les fausses doctrines ont un asile, et où le Soleil de justice ne fait presque point pénétrer sa lumière. Vous espérez qu'enveloppés de ténèbres vous n'apercevrez plus cette lumière importune ; vous espérez que là, au milieu des œuvres de ces impies dont les discours retentissent autour de vous, vous n'entendez plus la voix de votre Dieu : *In medio ligni paradisi*. Là sont cachés tous les monstres des enfers, représentés par les bêtes des forêts ; c'est là la

société que vous vous faites. C'est au milieu d'eux et de leurs disciples que vous espérez trouver enfin un remède à la crainte qui vous poursuit. Mais c'est en vain ; cette voix de Dieu que fuient les coupables, retentit à leurs oreilles et au fond de leur cœur, malgré tous leurs efforts... *Et ait Dominus ad Adam.* Le Seigneur s'adresse à Adam, et lui dit : O toi qui étais si beau et si heureux, qui jouissais d'une paix si douce, dont la conscience était si tranquille ! qu'es-tu devenu ? *Vocavitque Dominus Deus Adam, et dixit ei: Ubi es (1) ?* Où es-tu ? *Ubi es ?* Dans quel précipice t'es-tu jeté ? et d'où vient ce remords qui te déchire ? C'est ici le troisième effet immédiat du péché, *le remords*. Qu'est-ce en effet que le remords, sinon la voix de Dieu qui poursuit le pécheur, qui lui crie : Qu'as-tu fait de ton innocence ? quelle honteuse action as-tu commise ? dans quelle fange t'es-tu plongé ? qu'est devenue la grâce de ton baptême ? où est l'espérance des justes ? où est ton amour pour ton Dieu ? où sont tes droits à l'héritage éternel ? que sont devenus pour toi les charmes de la vertu ?

(1) Gen. iii, 9.

Ubi es ? Oh ! mes Frères, le remords, puisque j'en ai prononcé le nom, est à mes yeux l'une des preuves les plus sensibles, et qui seule, au défaut de toutes les autres, peut nous donner une démonstration complète de l'existence de Dieu, et de sa vigilance sur l'observation de ses lois. Qu'est-ce donc que la conscience, sur laquelle agit si vivement le remords ? La conscience est un témoin que vous portez au-dedans de vous-mêmes, qui, quelques efforts que vous fassiez pour vous tromper, pour séduire votre propre raison, pour vous persuader que telle action criminelle est une bagatelle, un rien, crie néanmoins sans cesse et avec force : Voilà ce que tu as fait, cette infamie c'est toi qui l'as commise. En vain s'efforcerait-on d'imposer silence à ce redoutable témoin : que dis-je ? ce n'est pas seulement un témoin, mais un accusateur, et un accusateur impitoyable, qui menace sans cesse ; il traduit le coupable au tribunal de Dieu, et c'est ce que sent ce malheureux pécheur ; il sent qu'il a un ennemi secret auquel il ne peut imposer silence ; il voit malgré lui un juge sévère, assis sur un tribunal dressé dans